

Jacob Skyggebjerg

JALOUSIE
(Histoire d'amour)

2017

GLADIATOR

Samsine, 14/11/2015, 16.06

Objet : Je suis triste.

je t'écris un mail, je ne sais même pas ce que je vais dire, mais il paraît qu'il ne faut pas que je te débloque sur facebook, qu'en fait j'aurais dû te bloquer partout, ce que je n'ai évidemment pas envie de faire. je trouve que tu mérites quand même que je te raconte ce qui se passe, parce que, quoi qu'il arrive, ça ne concerne pas que moi. je ne sais pas ce qui va arriver maintenant, ni comment ça va finir, mais cela me rend infiniment triste, je suis triste que tu aies un si mauvais ami, parce que tout ça, c'est de sa faute, et j'espère que tu vas jeter cette soi-disant amitié à la poubelle, parce qu'il ne peut pas être un véritable ami après avoir tout fait pour bousiller ton couple. il doit être vachement content, maintenant ! il a super bien réussi, en fait. tu n'as plus de téléphone, ou quoi ? je suis inquiète pour toi, je me demande ce que tu as fait ces derniers jours, j'espère que tu n'as pas trop picolé et fumé, et que tu n'es pas en train de traîner quelque part, ou alors vautré dans un coin. j'ai peur que tu fasses du mal à quelqu'un ou que tu te fasses du mal parce que tu es en colère et que tu casses des trucs ou je ne sais pas quoi.

j'ai vu les flics, mais je n'ai pas encore porté plainte contre toi, je devais le faire en rentrant à copenhagen, mais je ne sais pas encore quand je rentre parce que je n'ai pas envie d'être toute seule. ma mère a peur que je me suicide, anne aussi, même si je leur dis que je n'oserai jamais faire ça, mais ce serait mentir si je disais que je n'en ai pas envie.

aujourd'hui j'ai retrouvé le t-shirt que tu avais mis dans la caisse pour bitten, quand ma mère est venue la chercher. pour commencer, j'ai vu le t-shirt dans la cabane et puis j'ai vu qu'il y avait écrit "Anders Fogh -non merci" dessus et je me suis dit, "tiens, c'est rigolo, ma mère aussi en a un comme ça, il faut que je montre ça à HP" et après j'ai pensé que je n'aurai sûrement plus l'occasion de te montrer des trucs. ensuite je l'ai senti et il avait ton odeur. alors je me suis souvenu que c'était le tien et je me suis mise à pleurer.

je te demande pardon d'avance pour la plainte, mais il faut que tu comprennes que je n'ai pas d'autre solution et que tu ne me donnes pas le choix, j'ai

vraiment peur de toi maintenant, et apparemment tu ne comprends pas la gravité des choses que tu fais et les conséquences terribles qu'elles peuvent avoir.

Je ne sais pas, HP, comment je vais réussir à me remettre de cette histoire, comment je vais me passer de tes petites oreilles toute douces, de tes mains, de me blottir contre toi, comment je vais faire pour dormir toute seule toutes les nuits, où je vais me sentir aussi en sécurité, je ne veux pas que quelqu'un d'autre ou quelque chose vienne te remplacer et remplacer tout ça. Je ne supporte pas l'idée d'être toute seule, tout ce temps qu'on a passé ensemble, tout ce temps qu'on aurait encore pu passer ensemble, maintenant je vais le passer toute seule avec ma tristesse et en pensant à comment ça pourrait être et que ça n'est pas. Le monde est plein de vide.

Je t'aime et tu me manques. Je ne sais pas si cette lettre est un adieu.

*

Nous les rencontrons à un arrêt de bus en ville. C'est là qu'ils se voient pour la première fois. Il attend, il rentre d'un concert, il boit une bière, et elle lui demande si elle peut y goûter. Comme il a tout un pack de six, il lui dit qu'elle n'a qu'à en prendre une. Il lui demande si elle prend le bus, elle aussi, elle lui dit que non, qu'elle cherche ses copines, qu'elle a perdu son portable, et que du coup, elle est toute seule. Malheureusement, il n'a plus de batterie, s'excuse-t-il en lui montrant le sien, sinon, elle aurait pu l'emprunter. Ce n'est pas grave, répond-elle, de toute façon, je ne me souviens d'aucun de leurs numéros. C'est comme ça qu'ils commencent à se parler. Elle se fout de lui à cause de son téléphone, lui demande pourquoi il n'a pas un iPhone. Parce qu'il n'y a que les cons qui ont un iPhone, réplique-t-il. Ils sont assis au bord du trottoir et ils boivent les bières. Le bus n'arrive pas. Un garçon passe par là, trop petit pour être encore dehors aussi tard, il leur dit que l'arrêt de bus est désaffecté à cause des travaux sur la voirie. Alors HP se lève et jure un peu. Samsine propose qu'ils aillent chercher d'autres bières. Mais elle est désolée, elle n'a pas d'argent. Ah, voilà le genre de femme qui me plaît, dit HP, et ça les fait marrer jusqu'au kiosque. Elle adore qu'il ait employé ce mot-là. Une femme. Elle tombe par terre tellement elle rigole et se rattrape à lui. Quand, enfin, ils trouvent un bus, le chauffeur ne veut pas que HP monte dedans, son ticket de caisse de pizzeria n'est pas un

ticket de transport, dit-il. Le chauffeur gueule, il veut appeler la police. Faudrait savoir, lui dit HP, tu es chauffeur de bus ou contrôleur ? Et Samsine hurle de rire, elle redescend du bus et elle se plie en deux sur le trottoir. Elle se roule par terre en répétant ce qu'HP a sorti au chauffeur. Bien fait pour lui, s'étouffe-t-elle. HP n'est pas très fier, à vrai dire, il n'aime pas trop avoir parlé de cette façon à un vieux monsieur. Il avait au moins soixante-dix ans, fait-il remarquer, avant de continuer en disant que c'est dégueulasse d'obliger un vieux à faire un job de jeune et à conduire un bus toute la nuit. C'est la crise, dit-il, c'est comme ces caissières hors d'âge qu'on commence à voir un peu partout. Samsine se tait. Elle est appuyée au panneau des horaires et reprend ses esprits. Quoi, demande-t-elle, et HP s'apprête à répéter ce qu'il vient de dire quand soudain Samsine bascule sur le côté et se met à vomir sur la piste cyclable. HP lui tient les cheveux. Finalement ils prennent un bus de nuit pour aller chez lui, ils descendent à l'église et achètent encore des bières à la station service.

Le prochain événement auquel on assiste est la gifle que Samsine lui donne. Ils ont écouté de la musique, et elle a mit un truc à la mode à la radio. S'il y a une chose qu'HP déteste, c'est le lavage de cerveau qu'infligent les stations de radio, il essaye de lui expliquer qu'il n'y a que les cons qui aiment ce genre de trucs qui ne servent qu'à endormir la populace et à les transformer en crétins, mais elle refuse de l'écouter et monte le son, alors il lui prend le bras. Et c'est là qu'elle lui file une claque. Elle dit pardon et lui demande s'il veut qu'elle s'en aille, mais non, dit-il, car où irait-elle ? Il n'y a pas de train pour Lynges à cette heure-ci. Elle n'a qu'à ne pas dormir, fanfaronne-t-elle, elle ira attendre à la gare jusqu'à ce qu'il y ait un train. HP s'assied sur le canapé et décapsule la dernière bière. Samsine vient s'asseoir sur ses genoux et elle l'embrasse. C'est comme ça que ça commence.

*

Samsine est un feu follet. HP est une vieille Volvo. Il y a peu de temps encore, elle habitait chez sa mère, à Lynges, mais après avoir rencontré HP et commencé à sortir avec lui, elle a loué une chambre chez une dame, à Amager. Elle est attirée par la galère, ou plutôt : elle a en elle l'étincelle de la galère. Dans ce domaine, HP a un peu plus d'expérience qu'elle, la galère, il connaît, elle ne l'attire pas. Il aimerait mieux en sortir, mais en est-il capable, ou bien l'étincelle qu'il avait en lui pour cette vie-là n'a-t-elle pas été

trop couvée, trop attisée pour qu'il puisse l'éteindre, maintenant. Ensemble, ils sont la Belle et le Clochard. Bonnie and Clyde. Ils sont faits l'un pour l'autre, il est l'homme, elle est la femme, elle monte sur son dos quand ils se baladent. C'est comme ça que ça marche, entre eux. Il la porte à travers les flammes de l'enfer, et elle l'y traîne. Leur amour est idyllique, mais seulement à condition que leur idylle soit celle d'une vie de galère. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'ils s'aiment. Il l'appelle Poulette et Petite bulle. Elle l'appelle La Perche ou Snif. Les surnoms doivent être gentils, par exemple, ils doivent avoir la sonorité d'une perche qui se débat sur la planche à découper du poissonnier : Flop, flop, flop.

Elle l'écoute quand il se lamente. Quand il parle de toute cette colère qu'il a en lui. Elle essaye de le connaître à fond, de comprendre ses pensées insensées, mais il y a toujours un truc qu'elle n'arrive pas à saisir, un truc qui ne colle pas. Elle l'écoute quand même, et grâce à elle, il se débarrasse de tout ce qu'il a dans la tête et qui le trouble et qui doit sortir. Ce n'est pas grave si elle ne comprend pas, pas pour lui, en tous cas. Du moment qu'elle est là, à ses côtés, avec lui, tout le temps, d'un bout à l'autre des nuits grises où il ne peut pas dormir, quand les services sociaux lui courent après, ou la compagnie d'électricité, la régie des transports, le syndic de l'immeuble. Ou simplement les voisins, quand il lui prend de leur gueuler dessus pour un oui pour un non. Ou d'autres qui l'ont fait chier, sur lesquels il crache son venin, en attendant de retourner à une morne indifférence et que tout recommence. Elle continuera à l'écouter aussi longtemps qu'il faudra, elle le laissera essuyer ses larmes dans son sweat, elle le laissera poser la tête sur ses genoux et crier tout son saoul. Elle se chargera de lui chatouiller la nuque et de lui faire des bisous mouillés dans l'oreille.

Il l'écoute aussi quand c'est elle qui a besoin de se plaindre un peu. De son chat, Anton, qui lui manque et qui est resté vivre avec sa mère. Elle l'a depuis qu'elle a huit ans. Déjà qu'il a fallu piquer le chien, l'année dernière. Ils regardent des photos d'elle, avec Anton. Dans le jardin devant la petite maison de lotissement. Dans la cuisine. Anton sur le plan de travail et elle, la tête collée contre celle du chat, qui le regarde laper du lait dans un bol. Ils regardent des photos d'agneaux et de chevreaux. De canetons, de paresseux. Elle adore les bêtes, HP a un peu plus de réticence, comme avec les gens, parce que putain, on leur donne le petit doigt et ils vous bouffent tout entier, dit-il. Il la prend dans ses bras quand sa mère lui manque et qu'elle dit qu'elle n'était peut-être pas complètement prête à partir de la maison. Que si elle retournait chez sa mère, son

propriétaire se moquerait d'elle et dirait : Hm, elle n'était pas assez mûre, finalement. Ensuite, il lui prépare une portion de nouilles chinoises déshydratées, et parfois il y a de la glace au congélateur. Et ils regardent un film. Elle se cache sous la couette et il n'y a plus que son nez et ses yeux qui dépassent. Alors il regarde le reflet de l'écran dans ses yeux attentifs, observe avec quel intérêt elle suit le film. Elle s'éclaircit la gorge et il pose un baiser dans ses cheveux.

On pourrait croire que leur relation est bancale, mais en fait c'est une forme d'équilibre, ils sont ensemble, c'est tout.

*

A la fin de l'été, ils se rendent à un petit festival. Samsine ne sort pas de la tente parce qu'il pleut et qu'il y a de la boue partout. Elle parle à HP à travers la toile de tente quand il la laisse pour aller écouter de la musique. Elle enfonce les doigts dans le tissu pour qu'il enfonce les siens de l'autre côté. Quand il revient, il se glisse près d'elle dans la tente et met de la boue partout. Elle est recroquevillée tout au fond, enroulée dans son sac de couchage à lui. Elle lui demande quel temps il fait. La pluie semble vouloir s'arrêter dit HP. Il le lui promet et elle accepte de l'accompagner, mais une demi-heure plus tard, il se remet à flotter comme vache qui pisse. Ce n'est pas une vie, constate Samsine quand ils se retrouvent à nouveau dans la tente avec deux canettes de bière tiède.

La pluie cesse de tomber pendant la nuit, et le lendemain matin, ils se réveillent dans la chaleur étouffante d'une tente en plein soleil. Ils trouvent une bouteille de vodka bouillante dans un campement voisin et vont la boire sur la place. Il y a un truc qui s'appelle Spoken Word sur la petite scène et ils restent pour écouter. C'est un poète qui fait de la poésie interactive, il s'adresse directement à Samsine qui s'empresse de se tourner vers HP et de lui prendre la main. Quand la bouteille de vodka est vide, ils s'en vont pour essayer d'en trouver une autre. Ils mendient des bières à droite, à gauche et en échange, ils dansent pour les gens, s'embrassent devant eux, tout ce qu'ils veulent. Ensuite, ils partent piquer des choses. D'abord des chaises pour s'asseoir, et puis un ballon, qui a atterri là on ne sait pas comment et quand il n'y a plus personne et qu'ils ne peuvent plus faire la manche, ils se mettent en quête d'alcool à voler. Ils s'arrêtent pour discuter avec des festivaliers. Ni vu, ni connu, HP planque une bouteille de vodka Grøn Gajol derrière son dos. Ils la voient quand

Samsine et HP s'en vont. Un type très baraqué leur court après et ils essayent de le semer, mais le gros lard les rattrape, il agrippe le sweat de HP par la capuche et tire dessus à l'étrangler. Il le serre contre lui, lui écrase la tête avec ses bras contre sa poitrine. Samsine attaque. Elle lui saute dessus, donne des coups de pieds, frappe le malabar aux tibias, dans les fesses, elle le tape partout où elle arrive à l'atteindre. Il lâche HP. Il leur dit qu'il ne les comprend pas. Qu'ils devraient arrêter de voler des trucs dans les campements.

Le prochain qu'ils rencontrent est un Argentin qui cherche du travail au Danemark. Il vient de passer un mois en prison en Allemagne, aimerait bien se faire des amis au Danemark, mais dit que ce n'est pas facile quand on ne fréquente que des Argentins. Il les laisse tirer sur son joint. Ça fait des mois qu'ils n'ont pas fumé tous les deux, et ils sont vite défoncés. I like you two ⁽¹⁾, leur dit l'Argentin en les pointant du doigt. As soon as I saw you, I knew you were special.⁽²⁾ Ils repartent en zig zag entre les tentes. La boue qui a fini par sécher fait des paquets sur leurs jambes de pantalons. Tout tangué sous leurs pieds, ils se disent l'un à l'autre qu'ils ont des papillons dans le ventre. Tous deux avaient oublié que ça faisait cet effet-là d'être défoncé. Ils sont heureux, légers, et ils retournent sur la place. Ils ont trouvé du vin et ça aussi, ça leur a fait du bien. Samsine dit qu'elle a envie de faire des galipettes dans la boue. Je t'en prie, l'encourage HP. Elle saute sur son dos et y reste. Il la porte jusqu'à la grande scène où il y a un groupe de rap qui joue. Le soleil est en train de se coucher, il brûle derrière les arbres autour de la pelouse. Elle retire son t-shirt et fait des moulinets avec. Il le lui prend et le jette dans la foule. Ils le regardent voler de main en main. Après le concert, ils le retrouvent, piétiné dans la boue et la poussière, mais elle le remet quand même et entraîne HP pour trouver encore de l'alcool à boire. Plus tard, ils atterrissent dans un concert de métal. Ils *head bangent* ⁽³⁾ tous les deux et hurlent sans connaître les paroles. Ils font ça pour s'amuser. Explosent de rire. HP montre son cul au groupe et fait le signe satanique.

1 En anglais dans le texte : Je vous aime bien tous les deux

2 En anglais dans le texte : Dès que je vous ai vus, j'ai su que vous étiez spéciaux

(3) Le headbang, ou headbanging, est un type de danse impliquant de violents mouvements de la tête en cadence avec la musique

Le premier coup compte beaucoup. Il fait l'effet d'une bombe atomique qui détruit tout, laissant seulement un cratère, une zone infertile, où tout ce qui se trouvait avant ne sera plus jamais pareil. Dans cette zone infertile, la vie subit une mutation. Samsine appelle sa mère. Elle lui dit : Plus jamais. On vient la chercher, elle passe quelques jours chez elle. Elle bloque le numéro de HP pour qu'il ne puisse pas l'appeler. Puis elle l'appelle elle-même pour lui demander comment il voit la suite. Elle pleure. Il pleure aussi parce qu'il l'entend pleurer, parce que c'est à cause de lui qu'elle pleure. Ils ne sont pas ensemble pour qu'il la fasse pleurer. Au bout de quelques jours, elle lui téléphone à nouveau. Elle est revenue en ville et elle veut bien qu'ils se voient, pour parler. Au pire, ils pourront toujours se rendre leurs affaires. Il a plusieurs sweats à elle et elle a un t-shirt et une chemise à lui. Ils se rencontrent et elle pleure à nouveau. Il va falloir qu'il s'y habitue parce qu'à partir de maintenant, elle pleurera beaucoup, et souvent. Il pleure aussi parce qu'elle tremble et qu'elle sanglote et n'arrive pas à se calmer, et il pleure parce que c'est sa faute, parce que c'est lui qui l'a mise dans cet état. Il essaye de la consoler, de lui faire penser à autre chose, et pendant un petit moment, qui en réalité ne dure qu'un instant, ses yeux et sa voix et ses nerfs s'apaisent un peu. Elle prend ses affaires et s'en va. Et elle se remet à pleurer. Elle ne veut pas partir, elle ne veut pas que ce soit terminé. Elle revient quelques heures après, et elle pleure, se blottit contre lui, s'accroche à son bras plus fort qu'elle ne l'a jamais fait. Elle renifle et tremble et n'a envie de rien faire. Juste de rester au lit. Elle dit qu'elle voudrait avoir la force de s'en aller. Mais si ça arrive encore une fois ! prévient-elle.

Et quand ça arrive à nouveau, ça ne fait plus l'effet d'une bombe atomique. Ça ne fait pas plus d'effet que la déflagration d'une mine marine. Elle pleure un peu, mais n'appelle pas sa mère. On boit un verre de vin. On dort ensemble. Et quand ça recommence, on n'y fait presque pas attention. C'est devenu une chose normale. Elle rend les coups. Le tape au visage et sur le corps avec ses petits poings. Elle lui casse un mug sur la tête. Ferraille avec un couteau et le blesse à la main sans le faire exprès. Il lui prend le bras et le tord jusqu'à ce qu'il casse. Le bruit creux et sec des os, étouffé par la graisse, le muscle et la peau. Soudain, il est parfaitement présent, plus présent qu'il ne l'a jamais été. Il est complètement sobre, l'esprit clair. Elle hurle. S'enfonce dans le matelas. Respire à petits coups saccadés. Gémit. Il l'aide à se relever, l'aide à enfiler sa veste, la soutient pour descendre l'escalier. Ils vont ensemble aux urgences. En route, ils achètent de la bière, la plus forte. Elle boit, encore et encore. Elle dit qu'elle n'a

jamais rien bu d'aussi mauvais, mais continue à boire jusqu'à ce qu'elle soit saoule. Chaque fois qu'elle lève le goulot à ses lèvres, elle oublie la douleur. Ils se sont perdus, ils sont au milieu d'un quartier résidentiel avec de belles villas et des jardins somptueux, pleins d'arbres et de fleurs. L'été bat son plein. Elle lui demande quel jardin il trouve le plus joli. Dit qu'elle aimerait bien habiter dans une maison comme ça, un jour. Regarde, une cabane pour enfant, dit-elle, et aïe, la douleur du poignet irradie dans son bras. Un homme marche vers eux avec du pain frais de la boulangerie et un chien en laisse. Il leur indique la bonne direction. Allez, on n'est pas pressés, si on restait encore un peu regarder les jardins, dit-elle.

[...]